

M.B.

Les trotskystes à Vorkouta

Témoignage, publié en 1962 par la revue « Quatrième Internationale », précédé d'une introduction que nous citons : Nous publions ci-dessous un article, signé M. B., intitulé « Les trotskystes à Vorkouta », qui a paru dans le numéro d'octobre-novembre 1961 de l'organe des mencheviks russes « Le Messenger socialiste ». Ce récit correspond à des informations qui nous étaient parvenues d'autres sources et il ne peut y avoir de doute quant à l'authenticité des faits qu'il expose...

1937-1938

Milieu et fin des années 1930, les trotskystes formaient, à Vorkouta, un groupe assez disparate : une partie d'entre eux avait conservé son ancien nom de « bolcheviks-léninistes ». A la mine, ils étaient près de 500 personnes, au camp de Oukhto-Petchora, près d'un millier et, dans l'ensemble du rayon de Petchora, certainement plusieurs milliers.

Il s'agissait là de trotskystes orthodoxes, demeurés fidèles jusqu'au bout à leur plate-forme et à leurs dirigeants. En 1927, à la suite des résolutions du XV^e Congrès du parti, ils furent exclus du Parti communiste et, en même temps, arrêtés. Se trouvant, depuis, en détention, ils continuaient toujours à se considérer comme communistes ; quant à Staline et ses partisans – « les hommes de l'appareil » – ils les qualifiaient de renégats du communisme.

Parmi ces « trotskystes » se trouvaient aussi des gens qui, formellement, n'avaient jamais appartenu au P.C. et qui ne rejoignirent l'Opposition de gauche – mais lièrent alors, jusqu'au bout, leur sort au sien – que lorsque la lutte de l'opposition prit un caractère aigu.

En plus de ces véritables trotskystes se trouvaient alors, dans les camps de Vorkouta et d'ailleurs, plus de 100.000 internés qui, membres du parti ou des jeunesses, avaient adhéré à l'opposition trotskyste puis, à différentes époques et pour diverses raisons (dont les principales furent, évidemment, les répressions, le chômage, les persécutions, l'exclusion des écoles et facultés, etc...) furent contraints de « se repentir de leurs fautes » et de s'éloigner de l'opposition.

Les trotskystes orthodoxes arrivèrent à la mine durant l'été 1936 et vivaient en masse compacte dans deux grandes baraques. Ils se refusèrent catégoriquement à travailler dans les puits ; ils ne faisaient que le travail de surface, et durant 8 heures seulement, et non pas 10 et 12 ainsi que le voulait le règlement et que le faisaient les autres internés. Ils le faisaient de leur propre autorité, d'une manière organisée, et ignoraient ouvertement les règlements du camp. Dans leur ensemble, il y avait déjà près de dix ans qu'ils étaient déportés. Au début, ils furent envoyés dans des isolateurs politiques, puis, ensuite, exilés à Solovka ; enfin, ils arrivèrent à Vorkouta. Les trotskystes formaient l'unique groupe des internés politiques qui critiquaient ouvertement la « ligne générale » stalinienne et offraient une résistance organisée aux geôliers.

Les différents groupes trotskystes

Cependant, au sein de ce groupe, il y avait aussi des divergences.

Certains se comptaient comme disciples de Timothée Sapronov (ex-secrétaire du V.Z.I.K.¹) et se faisaient appeler « sapronovistes » ou « démocrates-centralistes » (décistes). Ils affirmaient être plus à gauche que les trotskystes et estimaient que la dégénérescence bourgeoise de la dictature stalinienne s'était déjà accomplie à la fin des années 1920 et que le rapprochement d'Hitler et de Staline était très probable. Cependant, en cas de guerre, les « sapronovistes » se déclaraient pour la défense de l'U.R.S.S.

Parmi les « trotskystes » se trouvaient également des partisans des « droitiers », c'est-à-dire de Rykov et de Boukharine, ainsi que des adeptes de Chliapnikov et de sa plateforme « opposition ouvrière ».

Mais la grosse majorité du groupe était formée de vrais trotskystes, de partisans de L.D. Trotsky. Ils défendaient ouvertement la thèse dite de Clémenceau : « L'ennemi est dans notre pays. Il faut d'abord écarter le gouvernement réactionnaire de Staline et seulement après organiser la défense du pays contre l'ennemi extérieur »².

¹ Soviet Suprême de l'U.R.S.S.

² L'auteur fait erreur sur ce point : La "thèse Clémenceau", énoncée en 1926-27 alors que l'opposition était encore dans le parti bolchevik, signifiait que celle-ci, même en temps de guerre, ne renonçait pas à lutter pour changer la ligne du Parti et de l'Etat.

Quelques dirigeants

Malgré leurs divergences, tout ces groupes, à la mine, vivaient assez amicalement sous un seul dénominateur commun : « les trotskystes ». Quelques dirigeants étaient Socrate Guévorkian, Vladimir Ivanov, Melnaïs, V. V. Kossior et l'ex-secrétaire de Trotsky, Posnansky.

Guévorkian était un homme calme, bien équilibré, raisonnable, plein de bon sens. Il parlait sans se presser, pesant ses mots, fuyant toute affectation et tout geste théâtral. Jusqu'à son arrestation, il travaillait comme savant à l'Association russe des Centres de Recherches scientifiques de l'Institut des Sciences Humaines. C'était un arménien et, à cette époque, il avait sensiblement 40 ans. Son frère cadet était interné avec lui.

Melnaïs, un Letton, était un peu plus jeune que Guévorkian. Après avoir été membre du Comité central des Jeunes communistes, il avait fait des études à la Faculté de Physique et de Mathématiques de l'Université de Moscou où, en 1925-27, il était à la tête d'un groupe fort important (quelques centaines de personnes) d'étudiants oppositionnels. Aux réunions de l'Université, quand Melnaïs intervenait, les staliniens soulevaient une tempête de bruits et de cris, l'empêchant de parler. Mais obstinément, opiniâtrement, Melnaïs attendait ; quand les hurleurs étaient à bout de souffle, fatigués et se taisaient, le président de l'assemblée, faisant tinter sa sonnette, lui déclarait : « Votre temps de parole est écoulé ! » – « Pardon, c'était votre temps. Vous vous êtes démenés comme de beaux diables et vous avez crié ; moi, je me suis tu. Maintenant, c'est à moi de parler », répondait Melnaïs qui, ensuite, s'adressait à l'auditoire.

Fin 1927, Melnaïs fut un des premiers opposants de l'Université à être arrêté. Son arrestation provoqua une explosion d'indignation parmi les étudiants. Dans les couloirs et les amphithéâtres de l'université, on racontait les détails révoltants de l'arrestation. Melnaïs était marié et vivait dans un appartement privé. Sa femme, une étudiante également, était enceinte. Durant la nuit, les douleurs de l'accouchement commencèrent. Ayant appelé une ambulance par téléphone, Melnaïs allait et venait nerveusement dans l'appartement, attendant le médecin. Entendant sonner à la porte d'entrée, il ouvre vivement celle-ci et laisse entrer trois personnes habillées en civil : « Par ici, s'il vous plaît, ma femme est vraiment mal », dit-il, montrant le chemin. « Minute ! – l'arrête un des hommes en civil – pour l'instant, nous ne nous intéressons pas à votre femme, mais à vous personnellement » ; et il lui exhiba un mandat de perquisition et d'arrêt. Très bientôt arrivaient le médecin et les infirmiers des secours rapides ; la femme de Melnaïs fut emmenée à l'hôpital... et lui-même à la Loubianka.

Depuis ce temps-là, Melnaïs était interné. Dans les isolateurs politiques et en exil, il travailla beaucoup sur les problèmes économiques et s'avéra bientôt un économiste éminent et de talent.

Vladimir Ivanov était un homme râblé, au visage rond et plein de gros marchand, aux grosses moustaches noires et aux yeux gris intelligents. Malgré ses 50 ans, on sentait en lui une grande volonté et une force d'ours. Vieux bolchevik et membre du Comité central, Ivanov, jusqu'à son arrestation, dirigeait le chemin de fer sino-oriental. Il avait adhéré, ainsi que sa femme, au groupe des « centralistes démocrates » (décistes) et se rangeait du côté des partisans de Sapronov. Quand le XV^e Congrès décida l'incompatibilité de l'appartenance à l'Opposition et de l'appartenance au P.C., Ivanov quitta les rangs de l'Opposition ce qui, malgré tout, ne le sauva pas : il fut arrêté après l'assassinat de Kirov.

Au camp, il était responsable du chemin de fer à voie étroite reliant la mine de Vorkhouta à la rivière Oussa. En 1936, selon les directives du centre, la N.K.V.D. du camp manigança une affaire d'accusation dans laquelle Ivanov était accusé de sabotage de ce jouet de chemin de fer long de 60 kilomètres. Un jury spécial du haut tribunal de la République socialiste soviétique autonome des Komis vint au camp. Siégeant à huis-clos, après avoir lu l'acte d'accusation, il s'adressa à Ivanov : « Que pouvez-vous dire pour votre justification ? – Vous avez vos directives : vous avez pour mission de remplir toutes les formalités nécessaires et de sanctionner lâchement, par la peine de mort. Vous êtes obligés de remplir cette tâche. Ces accusations, vous le savez aussi bien que moi, sont forgées de toutes pièces et ont été préparées par les fonctionnaires complaisants de la police stalinienne. Alors ne vous compliquez pas la tâche ; faites votre affaire. Quant à moi, je me refuse de participer à votre comédie judiciaire. Demandez leur donc – dit-il en montrant du doigt trois pseudo-témoins pris parmi les internés de droit commun – pour un paquet de makhorka, non seulement ils vous confirmeront que je suis un saboteur, mais également un parent du Mikado ».

Le tribunal ne put en obtenir rien de plus : il ne lui resta donc qu'à interroger les « témoins » commis. L'instruction à l'audience fut écourtée. Par contre, la délibération du jury dura fort longtemps : appel téléphonique, longue attente pour la réponse et, finalement, la sentence fut prononcée : « Mérite la peine la plus haute ; mais, tenant compte de ... et de..., celle-ci est commuée en 10 ans de réclusion ». Et le regard fuyant, n'osant regarder Ivanov, les jurés ramassèrent vivement leurs papiers et s'éloignèrent. Les faux témoins à charge, cherchant à se justifier, s'approchèrent, tremblants, d'Ivanov. « Foutez-moi le camp, salauds ! », rugit-il ; et il se retira dans sa baraque.

Kossior était un homme d'âge moyen, de très petite taille (presque un nain) avec une grosse tête. Avant son arrestation, il avait un poste dirigeant à la direction des Pétroles. Son frère, Stanislas Kossior³ siégeait alors au Bureau politique et, en même temps, était secrétaire du Comité central du Parti communiste ukrainien. Au camp, Kossior travaillait à la chaufferie, amenant avec une brouette

³ Ultérieurement liquidé par Staline.

le charbon nécessaire aux chaudières. Etaient également au camp sa première femme, une Ukrainienne de qui il avait divorcé, et la seconde, une Russe qu'il avait épousée en déportation.

Posnanski, un beau brun bien bâti de 35-38 ans, était passionné de musique et du jeu d'échecs. Le deuxième secrétaire de Trotsky, Grigoriev, se trouvait alors quelque part le long de la Petchora.

1936 : à la suite des procès de Moscou

A l'automne 1936, aussitôt après les simulacres de procès contre les dirigeants de l'opposition : Zinoviev, Kamenev et les autres, tout le groupe des trotskystes « orthodoxes » se trouvant à la mine se réunit en vue de délibérer.

Ouvrant la réunion, Guevorkian s'adressa aux présents : « Camarades ! Avant de commencer notre réunion, je vous demande d'honorer la mémoire de nos camarades, guides et dirigeants, morts en martyrs par la main des staliniens traîtres à la révolution ». L'assemblée entière se leva. Puis, dans un bref discours très tranchant, Guevorkian expliqua qu'il s'agissait d'examiner et de résoudre le problème-clé : que faire et comment se comporter par la suite ? « Il est maintenant évident que le groupe des aventuriers staliniens achève son coup d'Etat contre-révolutionnaire dans notre pays. Toutes les conquêtes progressives de notre révolution sont en danger de mort. Non seulement les ténèbres du crépuscule, mais ceux de la nuit noire et profonde, enveloppent notre pays.

Aucun Cavaignac n'a fait couler autant de sang des classes laborieuses que ne le fait Staline. Anéantissant physiquement tous les groupes oppositionnels du parti, il aspire à une dictature personnelle sans partage. Le parti et le peuple entier sont soumis à l'examen et à la justice sommaire de l'appareil policier. Les pronostics et les appréhensions les plus sombres de notre opposition se sont pleinement confirmés. La nation glisse irrésistiblement dans le marais thermidorien. C'est le triomphe des forces centristes petites-bourgeoises, dont Staline s'avère l'interprète, le porte-parole et l'apôtre. Aucun compromis avec les traîtres staliniens et les bourreaux de la révolution n'est possible. Demeurant jusqu'au bout des révolutionnaires prolétariens, nous ne devons nous nourrir d'aucune illusion en ce qui concerne le sort qui nous attend. Mais avant de nous anéantir, Staline cherchera à nous humilier le plus qu'il pourra. En mettant les internés politiques au même régime que les « droit commun », il s'efforce de nous disperser parmi les criminels et de dresser ceux-ci contre nous. Il ne nous reste qu'un unique moyen de lutte dans ce combat inégal : la grève de la faim. Avec un groupe de camarades, nous avons déjà ébauché la liste de nos revendications dont déjà beaucoup d'entre vous ont eu connaissance. Je vous propose donc, maintenant, d'en discuter tous ensemble et de prendre une décision ».

La réunion fut de courte durée, la question de la grève de la faim et des revendications concrètes étant déjà débattue depuis quelques mois par les trotskystes. Des groupes trotskystes se trouvant dans d'autres camps (station Oussa, Tchibiou, Kotchmess, etc...) en avaient également discuté et avaient envoyé leur accord de soutien des revendications et de participation à la grève de la faim. Ces revendications furent ratifiées par l'unanimité des présents. Elles stipulaient :

1. - Abrogation de la décision illégale de la NKVD concernant le transfert de tous les trotskystes des camps administratifs dans des camps de concentration. Les affaires relatives à l'opposition politique au régime ne doivent pas être jugées par les tribunaux spéciaux du NKVD, mais dans des assemblées juridiques publiques ;
2. - La journée de travail, au camp, ne doit pas dépasser 8 heures ;
3. - L'alimentation des détenus ne doit pas dépendre de leur norme de rendement. Cette dernière ne doit pas être stimulée par la ration alimentaire, mais par une prime pécuniaire ;
4. - Séparation, tant au travail que dans les baraquements, des détenus politiques et des condamnés de droit commun ;
5. - Les invalides, vieillards et femmes détenus politiques doivent être transférés hors des camps polaires dans des camps où les conditions climatiques sont plus favorables.

Il avait été recommandé, lors de la réunion, que les malades, les invalides et les vieillards ne participent pas à la grève de la faim ; néanmoins, tous ceux-là repoussèrent énergiquement cette recommandation.

L'assemblée n'avait pas décidé du jour où commencerait cette grève de la faim ; une direction de 5 membres, avec à sa tête Guevorkian, en était chargée après en avoir informé les autres groupes trotskystes disséminés sur l'immense territoire des camps de Oukhto-Petchora.

La grève de la faim, son déroulement, son succès

Trois semaines plus tard, le 27 octobre 1936, commença la massive grève de la faim des détenus politiques. grève sans précédent et exemplaire dans les conditions des camps soviétiques. Le matin, au signal du réveil, dans presque chaque baraquement, il y eut des détenus se déclarant grévistes. Les baraquements dans lesquels étaient installés des trotskystes participèrent au mouvement en totalité. Même des plantons firent la grève. A cette tragédie, qui dura plus de quatre mois, participèrent près de mille détenus, dont la moitié était à la mine.

Les deux premiers jours, les grévistes demeurèrent à leurs places habituelles. Puis l'administration du camp se préoccupa de les isoler du reste des détenus, craignant que leur exemple n'entraîne ces derniers. Dans la toundra, à quarante kilomètres de la mine, sur les berges de la Syr-laga, il y avait des baraques primitives à moitié démolies qui, précédemment, avaient servi lors des sondages de recherche. De toute urgence, ces baraques furent tant bien que mal remises en état ; on fit appel à des habitants de la région qui, avec leurs attelages de rennes, y transportèrent les grévistes de la faim qui s'y trouvèrent bientôt dans les six cents. Les autres furent rassemblés non loin de Tchibiou.

Après avoir isolé les grévistes, le Guépéou prit les mesures nécessaires afin que le mouvement ne s'étende pas dans le pays et soit ignoré hors des frontières. Les détenus n'eurent plus le droit de correspondre avec leurs familles, les employés salariés du camp se virent supprimer leurs congés et leur droit de déplacement. Des tentatives furent faites de dresser les autres détenus contre les grévistes. A la mine, il n'y avait plus de réserves de vivres, plus de quoi nourrir ceux qui travaillaient aux puits ; l'administration du camp soutint qu'elle avait dû dépenser de grandes réserves de graisse et de sucre, stockées pour les travailleurs de fond, pour l'alimentation artificielle des trotskystes.

A la fin du premier mois de grève, un des participants était mort d'épuisement ; deux autres encore devaient mourir au cours du troisième mois. Ce même mois, deux grévistes, des trotskystes non-orthodoxes, cessèrent volontairement la grève. Enfin, juste quelques jours avant la fin de la grève, mourut encore un des participants. Ayant commencé fin octobre 1936, la grève de la faim avait duré 132 jours et ne s'est terminée qu'en mars 1937. Et elle ne prit fin que sur la victoire complète des grévistes, à qui il fut communiqué un radiogramme de la direction centrale de la NKVD rédigé en ces termes : « Faites savoir aux grévistes de la faim détenus aux mines de Vorkouta que satisfaction sera donnée à toutes leurs revendications ».

Les trotskystes furent donc ramenés à la mine, reçurent l'alimentation réservée aux malades et, au bout de quelque temps, reprirent le travail, mais uniquement en surface : certains d'entre eux même étaient dans les bureaux de direction de la mine, en qualité d'employés, de comptables, d'économistes, etc... Leur journée de travail ne dépassait pas 8 heures, leur ration alimentaire était indépendante de leur norme de rendement.

En 1937, brutale et sanglante répression

Mais l'intérêt des autres détenus envers les grévistes commença peu à peu à s'éteindre. L'attention de tous était maintenant axée sur les nouveaux procès de Moscou dont la radio avait fait part ; d'ailleurs, dès la fin juin, arrivaient de nouveaux détenus. Leurs récits signalaient les arrestations massives, les injures, les exécutions sans procès derrière les murs de la N.K.V.D., et ceci dans tout le pays. Au début, personne ne voulait y croire, d'autant plus que les nouveaux arrivants n'en parlaient pas volontiers et plutôt sous forme d'allusion. Mais, petit à petit, les liens devinrent plus étroits et les conversations plus franches. Sans arrêt, de nouveaux détenus arrivaient de Russie ; d'anciens amis et connaissances se retrouvaient : il devenait impossible de ne plus les croire.

Malgré ces faits manifestes, un certain nombre de détenus attendaient avec impatience l'automne 1937 et le XX^e anniversaire de la Révolution d'Octobre ; ils espéraient, à cette occasion, et à l'image de 1927, une large amnistie du gouvernement, d'autant plus que, peu auparavant, avait été adoptée la très prometteuse « Constitution stalinienne ». Mais l'automne n'amena qu'amères désillusions. Le dur régime des camps empira brusquement. Les brigadiers et chargés de l'ordre – des droit communs – ayant reçu de nouvelles directives de la direction du camp, s'armèrent de gourdin et matraquèrent impitoyablement les détenus. Les gardiens, des miradors à proximité des baraques, narguaient les détenus et se moquaient d'eux. La nuit, pour s'amuser, ils tiraient sur ceux qui se rendaient aux toilettes. Ou bien, ordonnant « couché », ils obligeaient les détenus à rester allongés, déshabillés, des heures sur la neige. Et puis, bientôt, ce furent des arrestations massives. Presque chaque nuit, les agents du Guepeou se présentaient dans les baraques, procédaient à l'appel de certains noms et emmenaient les appelés.

Certains trotskystes, dont V.I. Ivanov, Kossior et le fils de L.D. Trotsky, Serge Sédov, un adolescent modeste et sympathique qui, imprudemment, avait refusé de suivre ses parents en exil en 1928 – furent emmenés en convoi spécial à Moscou. Il faut croire qu'il ne suffisait pas à Staline de les faire simplement abattre dans la toundra : sa nature sadique n'avait pas seulement soif de sang ; il voulait préalablement les humilier sans mesure et les mettre à la torture, les contraignant à de fausses auto-accusations. Ivanov et Kossior disparurent sans laisser de traces derrière les murs de la Loubianka. Quant à Serge Sédov, après un « traitement » à la Loubianka, il fut « jugé » à Sverdlovsk où il avait travaillé comme ingénieur à la station électrique ; d'après les communiqués des journaux, « il reconnut s'être livré à des actes de sabotage » et autres « crimes » encore, ce pourquoi il fut condamné à être fusillé⁴.

L'automne bien avancé, environ 1200 détenus se trouvaient concentrés à l'ancienne briqueterie, dont sensiblement la moitié était composée de trotskystes. Tous ces gens logeaient dans quatre grandes baraques ; leur ration alimentaire était de 100 grammes de pain par jour et pas de ravitaillement quotidien. Les baraques étaient entourées d'un réseau de fil de fer barbelé. Près de 100 gardiens fraîchement recrutés, nantis d'armes automatiques, surveillaient les prisonniers jour et nuit.

Les détenus arrêtés à la mine, à Oussa et dans les autres camps proches, furent conduits à une vieille briqueterie. Ceux qui furent arrêtés dans les camps plus lointains – à la Petchora, Ijmé, Kojvé, Tchibiou, etc... – furent concentrés à côté de Tchibiou.

⁴ En réalité Serge Sédov ne fut jamais jugé publiquement.

Tout l'hiver 1937-38, des détenus, affamés, campant dans des baraques à la briqueterie, attendaient décision concernant leur sort. Enfin, en mars, arrivèrent en avion à Vorkouta, venant de Moscou, trois officiers de la NKVD, Kachketine en tête. S'étant présentés à la briqueterie, ils passèrent à l'interrogatoire des détenus. Trente à quarante internés étaient appelés chaque jour, interrogés superficiellement 3 à 10 minutes chacun, grossièrement injuriés, entendant injures et obscénités. Certains étaient gratifiés de coups de poing dans le visage ; à l'un d'eux, le vieux bolchevik Virab Virabov, ancien membre du Comité Central d'Arménie, le lieutenant Kachkétine porta lui-même plusieurs coups à la figure.

Fin mars, une liste de 25 personnes fut communiquée, parmi lesquelles figuraient Guévorkian, Virabov, Slavine, etc... A chacun, il fut délivré un kilo de pain et ordonné de se préparer avec ses affaires pour un nouveau convoi. Après de chaleureux adieux avec leurs amis, les appelés quittèrent les baraques et après l'appel, le convoi quitta l'enceinte. Au bout de 15-20 minutes, pas loin de là, à un demi kilomètre, sur la rive escarpée de la petite rivière Verkhniaïa Vorkouta (Vorkouta Supérieure) une brusque salve retentit, suivie de coups de feu isolés et désordonnés : puis tout s'apaisa de nouveau. Bientôt, auprès des baraques, repassa l'escorte du convoi. Et il fut clair pour tous dans quelle sorte de convoi avaient été envoyés les détenus.

Le surlendemain, nouvel appel, cette fois de quarante noms. De nouveau, une ration de pain. Certains, d'épuisement, ne pouvaient déjà plus bouger ; à ceux-là, on permit de les installer dans une charrette. Retenant leur respiration, les détenus restés dans les baraques écoutaient le crissement de la neige sous les pas du convoi qui s'éloignait. Depuis longtemps, tous les bruits s'étaient tus ; mais tous, aux aguets, écoutaient toujours. Et, ainsi, près d'une heure passa. Mais de nouveau, les détonations retentirent dans la toundra ; cette fois, elles venaient de bien plus loin, en direction du chemin de fer à voie étroite passant à 3 kilomètres de la briqueterie. Ce deuxième « convoi » convainquit définitivement de leur condamnation irrémédiable ceux qui étaient restés.

Les exécutions dans la toundra durèrent encore tout le mois d'avril et une partie de mai. Généralement un jour sur deux, un jour sur trois, trente à quarante détenus étaient appelés. Il est caractéristique de noter que, chaque fois, quelques criminels de droit commun, récidivistes, y étaient inclus. Afin de terroriser les détenus, les guépeoutistes, de temps en temps, faisaient publiquement connaître, par la voie de la chaîne de radio locale, des listes de fusillés. Habituellement, ces retransmissions commençaient comme suit : « Pour agitation contre-révolutionnaire, sabotage, banditisme dans les camps, refus de travail, tentatives d'évasion, ont été fusillés... » et suivait une liste de noms où ceux des détenus politiques étaient mêlés à ceux de droit commun.

Une fois, en vue de les fusiller, c'est un groupe de près de cent détenus qui fut emmené, composé essentiellement de trotskystes. S'éloignant, les condamnés chantaient *l'Internationale*, soutenus par la voix des centaines de détenus restés au camp.

Début mai, c'est un groupe de femmes qui fut fusillé. Parmi elles, on dénombrait la communiste ukrainienne Choumskaïa, Smirnova (femme de I.N. Smirnov, bolchevik depuis 1898 et ex-commissaire du peuple ; la fille de Smirnov, Olga, une jeune fille apolitique passionnée de musique, avait été fusillée un an avant à Moscou), les femmes de Kossior, de Melnaïs, etc... Une de ces femmes se déplaçait avec des béquilles. Lors de l'exécution d'un oppositional, sa femme, internée, était automatiquement passible de la peine capitale ; et quand il s'agissait des oppositionnels les plus en vue, ses enfants de plus de douze ans étaient également passibles de l'exécution. En mai, quand il ne subsista à peine plus de cent détenus, les exécutions furent interrompues. Deux semaines passèrent, tranquilles ; puis tous les internés furent emmenés en convoi à la mine. Là, on apprit qu'Ejov avait été destitué et que sa place commençait à être assumée par Béria.

Parmi les rescapés de la vieille briqueterie ayant échappé à l'exécution se trouvaient quelques trotskystes orthodoxes. L'un d'entre eux, l'ingénieur R..., était très proche de Guévorkian et fut l'un des cinq membres dirigeants qui avaient organisé la massive grève de la faim. A la mine, on disait que R... avait eu la vie sauve au prix de la trahison de ses camarades ; ces soupçons paraissent probablement fondés puisqu'après les exécutions, R... a joui de la confiance de l'administration du camp et progressa dans l'échelle des postes dirigeants.

M. B.